

**Culte de Pâques**  
**05/04/2026 à Compiègne**

**Lecture biblique Jean 20, 1 - 18**

1 Le premier jour de la semaine, Marie-Madeleine vient au tombeau dès le matin, alors qu'il fait encore sombre, et elle voit que la pierre a été enlevée du tombeau. 2 Elle court trouver Simon Pierre et l'autre disciple, l'ami de Jésus, et elle leur dit : On a enlevé le Seigneur du tombeau, et nous ne savons pas où on l'a mis !

3 Pierre et l'autre disciple sortirent donc pour venir au tombeau. 4 Ils couraient tous deux ensemble. Mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau ; 5 il se baisse, voit les bandelettes qui gisent là ; pourtant il n'entra pas. 6 Simon Pierre, qui le suivait, arrive. Entrant dans le tombeau, il voit les bandelettes qui gisent là 7 et le linge qui était sur la tête de Jésus ; ce linge ne gisait pas avec les bandelettes, mais il était roulé à part, dans un autre lieu. 8 Alors l'autre disciple, qui était arrivé le premier au tombeau, entra aussi ; il vit et il crut. 9 Car ils n'avaient pas encore compris l'Écriture, selon laquelle il devait se relever d'entre les morts. 10 Les disciples s'en retournèrent donc chez eux.

11 Cependant Marie se tenait dehors, près du tombeau, et elle pleurait. Tout en pleurant, elle se baissa pour regarder dans le tombeau. 12 Elle voit alors deux anges vêtus de blanc, assis là où gisait précédemment le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds. 13 Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleures-tu ? Elle leur répondit : Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l'a mis. 14 Après avoir dit cela, elle se retourna ; elle voit Jésus, debout ; mais elle ne savait pas que c'était Jésus. 15 Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? Pensant que c'était le jardinier, elle lui dit : Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi, j'irai le prendre. 16 Jésus lui dit : Marie ! Elle se retourna et lui dit en hébreu : Rabbouni ! – c'est-à-dire : Maître ! 17 Jésus lui dit : Cesse de t'accrocher à moi, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Mais va vers mes frères et dis-leur que je monte vers celui qui est mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu.

18 Marie-Madeleine vient annoncer aux disciples qu'elle a vu le Seigneur et qu'il lui a dit cela.

Mes très chères sœurs,

Mes très chers frères,

Quel récit de panique !

Et quelle étrange manière de présenter la Résurrection...

L'évangéliste aurait pu faire plus simple ! Il aurait pu aller à l'essentiel et dire que les disciples étaient entrés et avaient vu Jésus ressuscité. Et Jésus aurait envoyé les disciples témoigner.

Simple, efficace. Moins d'aller-retours, de quiproquos, de gens qui mettent longtemps, très longtemps, à comprendre ce qu'il se passe...

Mais cela ne se passe pas ainsi. Les choses, ici, prennent du temps. Et pas pour rien ! Pour nous transmettre des messages, peut-être un peu plus profonds, un peu

plus complexes, que simplement “Jésus est ressuscité !”, comme ça, sans explication.

Nous sommes ici dans le langage si particulier de l’Évangile selon Jean, un évangile profondément symbolique qui ne livre pas immédiatement ses clés, un évangile qui demande du temps. Et peut-être est-ce cela, la première chose à entendre : nous allons parfois trop vite. Nous devons prendre le temps d’analyser, de nous laisser déplacer par ce qui nous est raconté, surtout quand il est question d’une chose aussi importante.

Quand on veut aller trop vite, on analyse mal, on nomme mal, on réagit mal. Faire vite pour analyser, pour nommer les choses ou les personnes, c’est rassurant. Cela permet de se l’approprier. Et ce texte est, d’une certaine manière, un texte qui vient questionner notre manière de posséder par le langage, de vouloir saisir ce qui nous échappe.

Plongeons-nous donc dans ce récit, pour prendre le temps de comprendre ce que le message de Pâques vient changer de notre rapport au monde, aux autres, à nous-même, à Dieu.

Tout commence dans l’obscurité. Marie Madeleine se rend au tombeau alors qu’il fait encore sombre. Ce détail n’est pas anodin. Il ne s’agit pas simplement de dire qu’il est tôt le matin. Il s’agit de dire quelque chose de l’état intérieur de Marie. Elle est dans la nuit. Elle ne comprend pas. Elle est encore enfermée dans ce qui s’est passé, dans la mort de celui qu’elle aime, dans la perte, dans l’absence.

Et ce qu’elle découvre sur place ne va rien arranger. Le tombeau est ouvert. Il devrait être fermé. Cela ne colle pas. Cela ne fonctionne pas. La culture juive, dans laquelle elle vit, aime les frontières clairement définies, le pur et l’impur, la vie et la mort. Mais là, par ce tombeau ouvert, les catégories habituelles ne tiennent plus. Ce qu’elle voit ne correspond à rien de ce qu’elle connaît. Le réel résiste. Le réel échappe.

Cela nous arrive aussi, d’être face à quelqu’un, quelqu’une, ou face à une situation, qui nous résiste, nous échappe, qu’on ne comprend pas...

Et, comme souvent dans cet évangile, la lumière ne va pas venir d’un coup. Elle va venir progressivement, lentement, au fil des rencontres et des paroles.

D’abord, Marie panique et ne prend pas le temps. Elle ne prend pas le temps par exemple d’entrer dans le tombeau pour vérifier ce qu’il en est. Comme si quelque chose en elle s’emballait. Comme si le besoin de réagir prenait le dessus sur le

besoin de comprendre. Elle a besoin d'aide, et surtout de parler à quelqu'un, de confier par les mots sa panique.

Elle court, trouve les deux disciples, et nomme sa crainte. Elle dit : "On a enlevé le Seigneur du tombeau, et nous ne savons où on l'a mis." Mais qui est ce "on" dont elle parle ? Qui est ce "nous" ? Sur quoi s'appuie-t-elle pour affirmer cela ? Elle n'a vu que le tombeau ouvert. Elle n'est pas entrée. Elle n'a pas vu. Elle ne sait pas. Elle imagine. Et elle ne voit, et ne formule, que le négatif, la perte, l'absence, le drame.

Nous aussi, parfois, nous avons besoin de mettre des mots sur ce qui nous échappe. Nommer est une manière de se protéger, de ne pas rester dans le vide, dans le flou. Mais nommer trop rapidement, c'est souvent se tromper. Nous posons des mots rapides sur ce que nous ne comprenons pas encore. Et ces mots, au lieu d'ouvrir, viennent nous renfermer sur nous-mêmes, nos craintes.

Marie partage sa panique aux autres, aux deux disciples. Et que font-ils ? Ils réagissent, oui. Mais surtout ils partent tous les deux, ensemble. Ils laissent Marie plantée là. Seule dans son désespoir. Ils ne prennent pas le temps de poser le regard sur elle, de l'écouter, de la consoler.

Ils partent, focalisés sur leur propre crainte par rapport à la perte potentielle du corps de Jésus. Et chacun y va à sa manière. L'ami de Jésus arrive le premier, mais n'entre pas tout de suite. Pierre, lui, entre. Comme un signe que la recherche de Dieu et du Ressuscité suit un rythme différent pour chacune et chacun. C'est normal. Puis ils voient les linges. Et ils ne disent rien. Ils ne nomment pas. Ils ne cherchent pas à expliquer. Ils repartent.

Ce silence pourrait nous apparaître comme une forme de sagesse après l'emballement verbal de Marie. Mais le texte nous dit quelque chose d'important : ils n'avaient pas encore compris l'Écriture. Ils voient, ils croient, mais ils ne comprennent pas. Leur absence de parole n'est pas un aboutissement. Elle est une limite. Ils ne communiquent pas, ni entre eux, ni avec Marie. Ils repartent chez eux, au point de départ, laissant Marie encore une fois derrière eux, seule, toujours au seuil, toujours dans ses larmes. Quel manque de compassion, de la part de ceux qui ont été les disciples de Jésus, qui ont reçu ce commandement d'aimer l'autre comme soi-même...

Marie, elle, ne part pas. Elle reste. Elle est encore dehors, près du tombeau. Elle n'entre pas. Elle n'ose pas. Elle demeure dans cet entre-deux, dans cet espace

fragile entre ce qu'elle croit savoir et ce qu'elle ne comprend pas encore. Et c'est précisément là que quelque chose va pouvoir advenir.

Elle persévère dans sa recherche, se penche, malgré tout, depuis l'extérieur, tout en pleurant. Et enfin, quelqu'un lui parle. Mais pas comme on pourrait s'y attendre. Pas de proclamation éclatante. Pas d'annonce triomphale disant de manière un peu brutale que Jésus est ressuscité. Le ressuscité se dévoilera par étapes, il prend le temps.

Les anges n'annoncent pas, ils posent une simple question : "Pourquoi pleures-tu ?" Avant de dire quoi que ce soit sur Dieu, avant de parler de résurrection, la parole divine vient rejoindre l'humain dans ce qu'il vit. Elle vient interroger, non pour juger, mais pour ouvrir un espace de parole.

Marie est amenée à se regarder elle-même, à dire ce qu'elle ressent, à verbaliser sa relation à Jésus. Et elle répond : "On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l'a mis."

Mon Seigneur. Ce n'est plus simplement "le" Seigneur. C'est "mon". Marie nomme encore une fois. Et, dans son chagrin, quelque chose se resserre, enserre. Elle s'approprie. Elle tente de garder un lien en le possédant par le langage.

Puis elle se retourne. Et ce geste est important. Dans ce récit, les retournements sont des moments de bascule, de conversions. Il y aura deux retournements de Marie. Elle se retourne et voit Jésus. Et pourtant, elle ne le reconnaît pas. Celui qu'elle appelle pourtant "son" Seigneur, elle ne le reconnaît pas. Comme si le fait de vouloir posséder empêchait de vraiment voir.

Alors Jésus, fidèle à sa manière de doux pédagogue, commence par questionner. "Pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?" Il appelle à aller plus loin dans l'introspection. Son urgence, le jour de Pâques, n'est pas d'asséner une vérité. Il vient à la rencontre de Marie, là où elle est. Il ouvre un espace. Il invite à un déplacement intérieur. Qui cherches-tu vraiment ? Que cherches-tu dans ta vie ?

Mais Marie n'est pas encore tout à fait prête. Elle reste enfermée dans ses catégories. Elle définit encore trop vite et son analyse trop rapide, ses préjugés, l'amènent à penser que c'est sans doute le jardinier. Elle interprète l'autre à partir de ce qu'elle connaît. Elle réduit l'autre à une fonction, à une apparence, à une place dans la société. Et là encore, nous reconnaissons nos propres réflexes. Nous voyons les autres, et nous croyons savoir. Nous les nommons, nous les classons, nous les enfermons dans des catégories parfois sans même nous en rendre compte.

Et elle va encore plus loin, et l'accuse presque. Elle dit : "Si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi, j'irai le prendre." J'irai le prendre. Comme si l'amour donnait un droit de propriété. Comme si la relation pouvait être une saisie.

Et c'est là que tout bascule. Par un mot de Jésus. Jésus prononce un seul mot : "Marie." Il ne donne pas une explication de la Résurrection. Il ne dit pas : Je suis vivant. Il dit le nom de celle qu'il vient rencontrer. Ou plutôt, il l'appelle. Et cet appel provoque un nouveau retournement. Comme si entendre son nom, être appelée, permettait de voir autrement. Elle a un mouvement qui lui permet d'entrer en relation avec Jésus. Pâques, c'est Jésus qui nous appelle, sans nous définir, en nous rejoignant où nous sommes..

Alors Jésus ajoute : "Cesse de t'accrocher à moi." Comme pour dire que même cette relation ne peut pas devenir une possession. Même la reconnaissance ne donne pas un droit de saisir, de garder, de contrôler. Pâques, la résurrection, nous ouvre à une relation nouvelle, une relation libre, où l'autre ne nous appartient pas. Pâques est un changement radical de manière d'être au monde, initié par l'appel du Christ.

Et aussitôt après avoir été appelée, Marie est envoyée. Appelée, retournée dans un mouvement de conversion, elle est envoyée vers les autres, vers les frères et sœurs, vers une communauté. Elle ne garde pas Jésus pour elle. Elle ne s'accroche pas à "son" Seigneur. Elle devient témoin. Non pas pour expliquer ce qu'est la résurrection, non pas pour en donner une définition, mais pour témoigner d'une rencontre, d'une relation.

Alors, mes sœurs, mes frères, ce texte vient profondément transformer notre rapport à Dieu, mais aussi notre rapport à nous-mêmes et aux autres.

Il nous rappelle dans un premier temps que la révélation pascale ne se fait pas de la même manière pour toutes et tous, ni au même rythme.

Il nous enseigne que la résurrection n'est pas un scoop, une information, une connaissance à maîtriser, ni un concept à définir, à enfermer dans des mots. Elle est une rencontre.

Une rencontre qui demande d'accepter de ne pas tout comprendre immédiatement. Une rencontre qui demande de poser les bons mots, de laisser tomber les mots qui enferment.

Une rencontre qui demande d'entrer en introspection, pour savoir pourquoi l'on pleure, et qui l'on cherche. De le verbaliser, dans une sorte de confession. La confession, chercher à mettre les bons mots, peut être l'occasion d'une révélation.

La révélation que j'étais mort et que je ne le savais pas, que j'étais mort là où je croyais vivre, mais aussi que j'étais appelé à la vie et que je ne le savais pas.

La résurrection est aussi une rencontre qui commence par un appel. Et qui demande d'accepter de voir Jésus où on ne l'attend pas, dans le visage que l'on n'a pas reconnu de suite

A Pâques, quelque chose s'ouvre. Un autre rapport au monde devient possible. Un rapport d'amour qui libère.

C'est accepter de tendre l'oreille pour entendre Jésus nous appeler à une vie nouvelle. Et cet appel ne nous enferme pas : il nous met debout, vivant. Il nous met en route, vers nos frères et sœurs, vers nos communautés. Pâques nous met en mouvement vers l'autre, pour témoigner, pour le rencontrer, pour voir en lui, en elle, ce qu'il y a du reflet de l'éternel.

Que le Christ ressuscité nous apprenne à entrer dans cette relation libre, dans cette vie nouvelle, qu'il nous apprenne à nous laisser appeler, à appeler l'autre sans enfermer, et à aller vers les autres, non pour les définir, mais pour les rencontrer, voir en eux l'image du ressuscité, et nous faire témoins, nous-mêmes, du ressuscité.

Amen